

CHAPITRE XLVI

LA CRÉATION DE LA STATION DE TAMARIS (1880-1889)

Déjà, à propos du séjour que fit dans ce quartier de La Seyne l'illustre George Sand, nous avons longuement parlé de ce lieu agreste et ravissant de Tamaris, situé à l'orient de la commune, entre le fort Napoléon et le littoral.

Nous y revenons encore maintenant pour raconter au lecteur comment il fut totalement transformé par un audacieux novateur, Michel-Pacha, entre les années 1880 et 1887.

Michel (Blaise-Jean-Marius) était né à Saint-Nazaire (aujourd'hui Sanary) le 16 juillet 1819. Il était issu d'une bonne famille de la bourgeoisie provençale ayant ses origines et des attaches en terre de Six-Fours.

Son père, officier distingué de la Marine impériale, avait servi avec honneur dans les escadres du Consulat, de Napoléon et de la Restauration. Suivant les traces paternelles, le jeune Michel participa très honorablement, lui aussi, aux campagnes maritimes des règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III et, comme nombre de Sanaryens, il fit une belle carrière dans la Marine marchande. Intelligent, laborieux, entreprenant, il ne devait pas s'en tenir là.

En effet, en 1855, alors qu'il se trouvait à Constantinople, il fut, sur la recommandation du sultan Abdul-Medjib, nommé directeur général des Phares de l'Empire ottoman. Dans ce pays, il accomplit une œuvre considérable dans le domaine des ports et des phares de la Turquie, en mer Noire, en mer Egée en Méditerranée, mais particulièrement dans les installations portuaires de Constantinople.

C'est pour les services rendus à sa nation que le sultan éleva à la dignité de « Pacha » le commandant Michel qui reçut, en 1863, la croix de chevalier de la Légion d'honneur du gouvernement de Napoléon III ; Michel fut aussi l'objet d'autres hautes distinctions. Plus tard, en 1880, il sera fait officier de la Légion d'honneur.

Après avoir réalisé par son labeur, son intelligence et ses connaissances une fortune sans doute considérable, Michel-Pacha revint un jour dans sa petite patrie de Saint-Nazaire où ses concitoyens l'accueillirent chaleureusement.

Il en sera nommé maire à deux reprises, en 1865 et en 1892 ; il fera exécuter, dans cette localité, beaucoup de travaux et d'améliorations : reconstruction de quais, plantations sur le port, ornementation de ce dernier par deux statues représentant l'Agriculture et la Marine qui, du reste, s'y trouvent encore.

Michel-Pacha fit rebâtir également l'église du lieu, fit établir un pont métallique sur la Reppe, créa diverses œuvres d'utilité publique : écoles, crèches ; en particulier,

un hospice pour les vieillards, la Fondation Michel-Pacha, qui sera édiflée le 29 septembre 1892.

TAMARIS

En natif de la région, Michel-Pacha connaissait bien ce quartier maritime de la commune seynoise ; il s'y intéressa et forma le projet d'y établir une station d'un genre oriental, destinée à recevoir les riches hivernants désireux de venir se reposer dans cet endroit agréable, parfaitement abrité du mistral, dans un site rappelant les paysages de Grèce et d'Italie.

Après des pourparlers avec les propriétaires locaux, il fit, vers 1880, l'acquisition, pour un prix modique ⁴²⁰, de diverses parcelles rurales englobant, sur une vaste étendue, toute une zone de terrasses, de collines et de bois aux lieux dits Le Crotton, Tamaris — ce dernier donnera son nom à la station — Balaguier, La Rouve (colline Caire) et Le Manteau. Michel-Pacha la meublera par des villas aux endroits voisins de la mer, résidences qu'il entourera de parcs aux essences exotiques et variées telles qu'on les voit sur les bords du Bosphore ⁴²¹.

Il en fut édifié une cinquantaine, à l'architecture élégante ; Michel-Pacha y ajoutera un important hôtel, doté d'un casino, un bureau de tabacs, une boulangerie, une laiterie (Simian) et une chapelle qu'il fera desservir par un aumônier ou un missionnaire retour des colonies. Sur son intervention, l'Administration établira un bureau des Postes et Télégraphes à Tamaris.

Le bord de mer, autrefois bas et marécageux, sera comblé par des charrettes de déblais tandis que le vieux et antique chemin des douaniers sera transformé en une sorte de boulevard longeant les belles résidences cachées dans les jardins et les grands pins.

Michel-Pacha ne se borna pas à ces importantes réalisations ; il fonda entre Tamaris et Les Sablettes, au lieu dit « Val-Mer », un laboratoire d'études de biologie marine qui s'appela, d'abord, « Institut Michel-Pacha » et qui, plus tard, devint une annexe de la Faculté des Sciences de Lyon. Cet institut fut inauguré en 1899.

Au Manteau, il fit construire une magnifique résidence particulière d'une architecture aux lignes absolument orientales.

Enfin, reconnaissant les services qu'il avait rendus par ses œuvres et par ses créations charitables, par ses fondations, à Saint-Nazaire comme ailleurs, le Saint-Siège décerna à Michel-Pacha le titre de comte héréditaire sous le nom de Michel de Pierredon, Pierredon étant celui de l'une de ses anciennes propriétés (bref du pape Léon XIII du 12 décembre 1882).

420. On a parlé de dix centimes le mètre carré, mais nous n'avons pas vérifié la chose.

421. Le nom de Tamaris viendrait d'un petit arbre du genre « Tamarix », qui croît volontiers sur les bords humides, marécageux du littoral ; c'est le *Tamarix Gallica* L. fleurissant de mai à juillet, au feuillage vert glauque, aux fleurs disposées en grappes terminales, blanches ou rosées. On le rencontre, formant des haies, en divers lieux : à Tamaris, à Brégaillon, aux Sablettes, etc.

LES COMMUNICATIONS AVEC TAMARIS

Pour desservir convenablement un ensemble nouveau tel que celui qui venait d'être créé et qui, jusque-là, était assez pauvrement pourvu en moyens de transport, Michel-Pacha établit un service constitué par une véritable flotte de bateaux à vapeur pour passagers. Ce service, que nous avons bien connu, devait assurer des relations régulières entre la station et Toulon ainsi qu'avec les Sablettes et Saint-Mandrier ; il fut inauguré vers 1887.

Pour venir de Toulon, ces navires effectuaient la traversée en une quinzaine de minutes ; ils possédaient leur embarcadère près du carré du port, dans la vieille darse, proche de l'hôtel de ville de la grande cité maritime. Selon leur désir, les voyageurs pouvaient débarquer soit au Manteau, soit à Tamaris même. Toutefois, ils ne purent se rendre, par mer, jusqu'aux Sablettes qu'un peu plus tard, grâce à un chenal qui fut creusé à cet effet dans les faibles fonds de la partie méridionale de la baie du Lazaret.

Quant aux gens qui arrivaient par le chemin de fer en gare de La Seyne (qui s'appela par la suite gare de La Seyne-Tamaris-sur-Mer), ils trouvaient, en débarquant dans cette station, des omnibus hippomobiles qui les amenaient au Grand-Hôtel de Tamaris, lequel était ouvert toute l'année pour les pensionnaires.

Les steam-boats du domaine de Tamaris, qui assuraient les relations maritimes de cette station hivernale, portaient des noms tirés du terroir même, sauf pour deux d'entre eux qui rappelaient les sites de Turquie chers à Michel-Pacha. Ces bateaux étaient *Le Manteau*, *Tamaris*, *Les Sablettes*, *Bosphore*, *Stamboul* et *Saint-Mandrier*.

Grâce à ces navires à cabines et à galeries, les usagers, touristes, hivernants et gens du pays réalisaient, en venant de Toulon ou en s'y rendant, une merveilleuse promenade, peuplée de délicieux paysages et d'admirables horizons.

HÔTELS - CAFÉS - RESTAURANTS

Nous avons cité le « Grand Hôtel » dont Michel-Pacha dota Tamaris ; à la fin du XIX^e siècle, vers les années 1892-1893, il avait pour directeur et chef de cuisine M. F. Just. C'était un bel établissement, d'une architecture sobre et de bon goût, avec terrasse et jardins, allées ombragées et massifs de fleurs, n'ayant rien de l'aspect de certains « palaces » d'aujourd'hui.

Le Grand Hôtel de Tamaris eut une dépendance « estivale » aux Sablettes, station beaucoup mieux placée que Tamaris pour les bains de mer car elle possède une belle plage de sable fin donnant sur la haute mer. Le Grand Hôtel des Sablettes comportait une centaine de chambres, des appartements pour familles, des salons de lecture et de compagnie ; à proximité, se trouvait un casino avec restaurant abrité sous un vaste « hall » tourné vers le large.

À Tamaris même existaient, à l'époque où M. Michel-Pacha était encore en vie :

- un restaurant dénommé « George-Sand » en souvenir de l'illustre femme de lettres qui avait séjourné dans ce lieu sous le second Empire ; il avait, en 1893, comme propriétaire, M. J. Sourd. Ses prospectus disaient « qu'on pouvait y prendre pension bourgeoise et déjeuner à la carte » ;

— le café « Japonais », le bar « Oriental » ; ces deux établissements dirigés par M. Aymes. Les dimanches et jours de fête, on y donnait des concerts et on y servait des consommations, disaient les habitués, « de premier choix ».

Ajoutons à ces établissements un bureau de tabacs bien achalandé.

Les enfants eux-mêmes n'étaient pas oubliés : les « ânes de selle » et « les voitures enfantines » avaient été prévus à leur intention.

LA MORT DE MICHEL-PACHA - LE DÉCLIN DE TAMARIS

Michel-Pacha devait décéder à un âge très avancé ; il mourut le 6 janvier 1907 dans sa belle résidence du Manteau. Jusque dans les derniers temps de son existence, il se consacra à la station qu'il avait créée, faisant encore procéder à des améliorations au domaine où il résidait habituellement. Cependant, après des obsèques qui furent fort solennelles, il fut inhumé dans un tombeau de famille élevé au cimetière de son pays natal : Sanary-sur-Mer.

Après sa mort, la place dite de l'Eglise de cette ville fut baptisée place Michel-Pacha, en 1913, et une section de l'avenue de la Mer, comprise entre le Manteau et l'emplacement du casino détruit de Tamaris, reçut également le nom du fondateur de cette station.

Nous rappelons simplement ici, car nous en avons assez longuement parlé dans les pages consacrées à notre église paroissiale de La Seyne, que ce fut grâce au concours financier de Michel-Pacha que cette église vit sa façade principale embellie et dotée d'une ornementation architecturale plus riche que celle qu'elle présentait auparavant ; c'était sous la municipalité Saturnin Fabre.

Tamaris ne connaît plus, de nos jours, la vogue, la renommée plutôt, qui fut la sienne entre la date de sa création et 1914 ; son déclin est la conséquence des grands changements sociaux et économiques apportés par la crise mondiale de 1914-1919 ; déclin aggravé encore par les événements de 1939-1945.

Station qu'on voulut hivernale, dans un cadre de grands arbres et de chalets élégants, Tamaris était fait pour une riche clientèle de valétudinaires, venus en ces lieux pour y chercher le repos et la santé.

Elle ne répondrait plus, aujourd'hui, aux désirs de la présente génération. En outre, cette station donne sur une rade intérieure, sur un rivage peu propice aux jeux balnéaires, alors que notre monde de vacanciers recherche les plages de la haute mer avec leurs plaisirs et leurs distractions.

Avec son casino détruit par les obus lors de la dernière guerre, son Grand Hôtel fermé, ses villas sinistrées ou ayant reçu, après restauration, des habitants dépourvus de logement, à l'exception de quelques anciennes familles ayant leur résidence à l'endroit depuis longtemps, Tamaris connaît la décadence des splendeurs déchues.

L'entretien du domaine qu'avait constitué Michel-Pacha se ressent inévitablement des difficultés financières du temps, de la disparition d'une bonne partie de la riche clientèle d'autrefois ; tout cela, se voit quand on regarde ses chemins et ses allées, ses parcs et ses bosquets. Sauvera-t-on Tamaris quelque jour tout en lui

conservant son charme naturel et ses attraits bien particuliers ? Conciliera-t-on l'évolution présente avec une sage politique de conservation de ses admirables sites, de son cadre harmonieux si bien célébrés par George Sand ?

« LES SABLETTES » ET « MAR-VIVO » AU XIX^e SIÈCLE

Les quartiers maritimes de Saint-Elme et des Sablettes avec leur belle plage de sable fin, le lieu dit « Mar-Vivo », tous situés sur la bordure méridionale de la commune de La Seyne, ne furent pas toujours tels que nous les connaissons aujourd'hui, c'est-à-dire peuplés de villas et d'établissements.

Certaines descriptions dues à la plume ou au pinceau de quelque contemporain, la transmission de vieux souvenirs chez des anciens du pays nous les montrent, en effet, encore assez différents d'aspect au XIX^e siècle et, en tout cas, d'un plus grand charme naturel.

À l'époque, par exemple, où George Sand vint séjourner à Tamaris (1861), le poète Charles Poncy, son ami, possédait sur le rivage même des Sablettes une petite bastide, très rustique, bien provençale, de la terrasse de laquelle il pouvait contempler sans aucune construction voisine gênante, un immense horizon marin.

L'habitation la plus rapprochée de Poncy, aux Sablettes, était celle d'un beau vieillard, originaire de La Seyne, qui s'appelait M. Pellegrin, lequel fut l'aïeul de M. Lange Pellegrin qui, de son vivant, fut propriétaire du premier établissement de bains de mer et du Grand Hôtel de Tamaris.

Déjà, le quartier était infesté de fourmis et, au dire de Poncy, le père Pellegrin leur faisait une guerre sans pitié en même temps qu'il s'obstinait à reconstruire une petite digue que les houles de l'hiver démolissaient constamment.

Par la suite, Charles Poncy vendit sa bastidette que son acquéreur transforma en four à cuire le pain et en boulangerie.

Jusqu'aux environs de 1880, les maisons furent peu nombreuses sur ce littoral, le groupe humain le plus important étant celui de Saint-Elme, centre de familles de pêcheurs et de leur activité ; toutefois, plus à l'intérieur dans la plaine de l'arrière-pays, les fermes et les habitations de campagne devenaient beaucoup moins rares et certaines survivantes d'entre elles subsistent encore de nos jours.

Seules les familles du pays fréquentaient alors la plage une fois l'été venu ; on y venait de La Seyne et des alentours, de Toulon aussi.

Le quartier revêtait ainsi quelque animation pendant les jours de la belle saison ; à l'automne, la grève des Sablettes retrouvait sa solitude.

À proximité même des Sablettes, au nord de l'isthme, existaient pourtant une caserne de douaniers, une humble guinguette et quelques cabanons entourés de jardinets ; sur le rivage, on voyait des barques échouées sur le sable, avec leurs voiles au sec, des pêcheurs réparant leurs filets. Des toiles du maître Vincent Courdouan, paysagiste fidèle, datées des années 1836, 1882, 1885, nous montrent l'aspect rustique et pittoresque que présentaient encore Les Sablettes avant leur transformation de la fin du XIX^e siècle.

Ajoutons que le littoral, depuis Saint-Elme à Mar-Vivo, présentait une végétation quelque peu différente ; des haies de « Tamarix », de roseaux de Provence, destinées à abriter les cultures du souffle desséchant des vents du large, des chênes, des pins et des cyprès bordant les champs d'oliviers et de vignes. On remarque encore, par endroits, certaines survivances de cette végétation.

LES CHANGEMENTS

Il se trouva que, vers 1889, la physionomie des lieux avait notablement changé ; La Seyne était maintenant reliée aux Sablettes par une jolie route desservie par les omnibus de l'entreprise de M. Pellegrin, un petit-fils de l'ancien voisin de Charles Poncy. Une autre voie, devenue carrossable et élargie, unissait la nouvelle station à Tamaris ; c'était une sorte de boulevard garanti des flots par une petite muraille de pierre.

Aux Sablettes, où jadis ne se trouvaient que des cabanes de pêcheurs et de rustiques bastides, de modestes installations pour baigneurs étaient sorties de terre comme par enchantement : un vaste hôtel, de belles villas, un casino avec sa grande halle vitrée, un superbe jardin et des magasins. Dans cet endroit, autrefois bien paisible, les bateaux à vapeur venant de Toulon, les omnibus venant de La Seyne déversaient les jours d'été leurs nombreux visiteurs ou habitués, touristes, familles de la région ; tout ce monde venant jouir des joies de la baignade ou entendre un orchestre réputé. Le temps n'était plus où M. Noël Verlaque, ancien ingénieur en chef des Chantiers et chasseur passionné, habitant son domaine du Crotton, faisait, accompagné de ses chiens d'arrêt si nous en croyons Poncy, des hécatombes de gibier d'eau aux abords des terres marécageuses des Sablettes, qui étaient peuplées de macreuses, de sarcelles, de canards, foulques et autres échassiers de diverses espèces.

Le modeste hameau de pêcheurs de Saint-Elme s'était lui-même modernisé par la présence de coquettes villas et de restaurants ; il s'était, sur le plan marin, enrichi d'un petit port-abri, avec jetée, bien utile pour protéger ses barques des tempêtes de la Méditerranée.

L'établissement balnéaire des Sablettes avec ses annexes, son Grand Hôtel, qui devint plus tard le « Golf Hôtel », ne furent construits qu'après l'achèvement du domaine et de la station de Tamaris par Michel-Pacha qui, d'après Charles Poncy, eut à vaincre passablement d'obstacles et de difficultés pour réaliser toutes ses créations ⁴²².

Le quartier, jusque-là rural, de Mar-Vivo suivit le mouvement à une échelle relativement plus modeste. Il dut son développement à un propriétaire de l'endroit, M. Hugues Cléry, qui s'attacha à en faire une coquette station ; un boulevard bordé de platanes reliera Mar-Vivo à la route de La Seyne aux Sablettes et portera le nom de ce citoyen novateur. D'autre part, pour répondre aux besoins religieux d'un plus grand nombre d'habitants, sur l'emplacement d'un ancien champ de vignes, et sur l'initiative

422. La physionomie des Sablettes a été à nouveau modifiée à une époque récente du fait de la guerre 1939-45. La grande halle vitrée du Casino a disparu entièrement ainsi que l'hôtel-restaurant situé à l'orient de ce dernier ; toutefois, le Golf-Hôtel, sinistré, a été remis en état. Des constructions nouvelles y ont été édifiées, mais certaines sont d'une esthétique très discutable.

de l'abbé Camille Vicard, s'élèvera une élégante chapelle, de dimensions quelque peu restreintes, qui sera bénite le 25 mars 1897 par Mgr Mignot, évêque de Fréjus et Toulon.

Enfin, sur la plage même de Mar-Vivo, à son extrémité occidentale, sera construit l'établissement, avec galerie abritée, où les révérends pères maristes de La Seyne conduiront leurs collégiens à la belle saison pour les faire bénéficier des joies saines de la mer.

Cet établissement a été détruit, malheureusement, par les bombardements, au cours de la dernière guerre.

Ajoutons, pour terminer, que les pères possèdent à Mar-Vivo, à peu de distance du littoral, une maison de retraite et de repos fort bien installée, destinée aux membres de leur communauté, âgés ou malades.

LA VERNE - FABRÉGAS

Après la plage de sable fin des Sablettes et de Mar-Vivo, la côte seynoise devient rocheuse, d'un relief plus accusé, projetant de petits promontoires dominés par des bois de pins d'Alep ; elle se poursuit de cette façon jusqu'à l'anse ou baie de Fabrégas à partir de laquelle elle prend un caractère beaucoup plus sauvage et escarpé, celui des hautes falaises du cap Sicié.

À l'époque où s'opérait la transformation de Tamaris et où débutait celle des Sablettes, cette partie du rivage dont nous venons de parler, qui appartient à la section cadastrale de la commune de La Seyne dénommée La Verne, avait encore un aspect naturel délicieux ; on n'y apercevait guère que la mer, les roches et les arbres.

Sur la pointe même de La Verne, on voyait cependant un fortin remontant au temps du premier Empire, et dans le vallon où coule le ruisseau dit de l'Oïde venant se jeter à la mer, quelques toitures de maisons de campagne cachées dans la verdure.

Le pittoresque sentier, longeant les minuscules criques abritant des barques de pêche, ne tardait pas à vous conduire à Fabrégas où l'on retrouvait, sous les pins, une vieille batterie dont les murs percés de meurtrières servaient de lieu de réunion, les dimanches et jours de fête, à une joyeuse compagnie de Seynois venus pour se livrer aux agréments de la pêche et à une « Faucado » de bon aloi. Non loin de la plage de Fabrégas, que l'hiver recouvrait d'un épais tapis d'algues, un poste de douane, quelques cabanons et des guinguettes tandis que sur la grève des pêcheurs réparaient leurs filets.

Telle était la physionomie de ces quartiers seynois de La Verne et de Fabrégas dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e ; elle ne changera vraiment, sans être toutefois très altérée, qu'après la guerre de 1939-1945, époque qui verra des constructions d'un type insolite envahir notre côte et ses alentours sans respect pour un paysage fait de lumière, de beauté et d'harmonie.

LA CÔTE INTÉRIEURE, LE « BOIS-SACRE », L'ÉGUILLETTE ET LE « PÈRE-LOUIS » DE BALAGUIER

Toujours au XIX^e siècle, après le quartier de Mouïssèque qui, on le sait, se situe à l'orient immédiat de la ville de La Seyne, quartier alors dominé par les grands bâtiments du couvent de la Présentation, on pouvait suivre le rivage de la Petite rade par un chemin assez large et régulier qui sera nettement amélioré vers 1907. Par cette voie côtière, on arrivait bientôt, en allant vers l'est, au lieu dit le « Bois-Sacré » ; cet endroit, à l'appellation quelque peu mystérieuse de sylvie antique, n'était pas encore industrialisé et abritait, çà et là, du côté de la terre, des maisons de campagne dissimulées sur le coteau boisé. Sur la gauche, du côté de la mer, on découvrait le merveilleux panorama de la rade de Toulon avec, au nord, les montagnes altières du Coudon, du Faron, du Grand-Cap, du Caume, du bau de « Quatre-Ouro » et du Croupatier ; sur les eaux de ce beau lac marin, garni de navires de guerre au mouillage, circulaient de nombreuses embarcations à vapeur et à voiles tandis qu'au fond, blottis contre le Faron, s'étendaient le port de guerre et son arsenal.

Au Bois-Sacré existait un petit restaurant créé par un Seynois, le père Gay, dirigé ensuite par la famille Liautaud ; cet établissement était le rendez-vous, dans un cadre attrayant et rustique, des familles et des amateurs de bouillabaisse et de coquillages. Il servait aussi des gibelottes très appréciées.

Le « Pin-de-Grune », qui succédait au Bois-Sacré, était ainsi baptisé en souvenir d'un superbe pin parasol qui s'élevait majestueusement dans la propriété du sieur Grune ; il y avait là également une guinguette fréquentée le dimanche par des gourmets et par des joueurs de boules ainsi qu'un établissement de bains qui était signalé aux passants par une colonne.

Ce chemin de littoral, que nous faisons suivre au lecteur, a été modernisé depuis et constitue une admirable corniche aujourd'hui ; malheureusement, entre Mouïssèque et le fort de l'Éguillette, la vue sur le beau panorama de la rade est en grande partie cachée par des murs et des constructions à usage industriel.

Après avoir laissé, sur notre gauche et sur notre droite, diverses dépendances militaires sur lesquelles veillaient des factionnaires de l'infanterie de marine, puis un poste de douane, notre chemin du XIX^e siècle, devenu plus étroit, gravissait le flanc pittoresque d'une falaise boisée dominant l'ouvrage de l'Éguillette, visité par Vauban en 1679 et utilisé par Bonaparte en 1793, pour descendre rapidement sur le rivage de la marine de Balaguiier, excellent abri pour les barques de pêcheurs contre les vents d'ouest et de nord-ouest.

Ce coin de notre commune n'a pas encore été gâché par les urbanistes. De ses rives, on aperçoit la Grosse Tour ou Tour Royale de Toulon, le Mourillon, en partie caché par les hauteurs de la croupe Lamalgue et de la Mitre, le Cap-Brun, la Grande rade et ses jetées et, immédiatement sur la droite de Balaguiier, le vieux fort de ce nom, témoin historique, comme l'Éguillette, des sièges de Toulon.

Ce lieu posséda pendant longtemps et jusqu'à une époque récente, un restaurant réputé, le « Père-Louis ». Cet établissement fut dirigé par des générations de la famille Estienne ; il était particulièrement renommé pour ses bouillabaises, ses civets, ses

langoustes à « l'Armoricaine » et ses poulets sautés. Bien des célébrités vinrent apprécier sa cuisine, mentionner leurs noms et leurs titres sur son livre d'or.

À l'origine, ce fut une modeste guinguette, fondée vers l'année 1790, sous l'enseigne « Au Père-Louis ». À la fin du XIX^e siècle, il était devenu un établissement élégant dont la réputation débordait largement la région toulonnaise et même provençale. Dans un cadre ravissant, parfaitement abrité par les versants boisés du fort Napoléon, venaient se dérouler, sur ses terrasses ou dans ses salles, repas de noces, dîners de particuliers ou banquets de sociétés ; tout en appréciant une délicieuse cuisine, les convives pouvaient reposer leur regard sur une mer et un ciel dignes de la Grèce.

Il n'est pas surprenant que le nom de « Père-Louis » soit resté, chez les Seynois, définitivement attaché à ce charmant coin du rivage de Balaguier.

Après l'ancien établissement et entre le bord de la mer et la batterie Napoléon, s'élèvent aujourd'hui les Chantiers navals du Midi qui construisent des navires de tonnage modeste : chalutiers, yachts, vedettes, embarcations, etc. ; ces constructeurs, qui apportent un appoint appréciable à l'activité économique de notre commune, continuent ici la vieille tradition de nos chantiers de jadis qui, depuis des siècles, s'est inscrite sur nos rivages.

Et, parvenus devant la vénérable tour de Balaguier qui, on le sait, date de 1634, nous arrêterons nos pas car nous aurons rejoint les quartiers du Manteau et de Tamaris dont nous avons déjà longuement parlé.

Ajoutons, pour finir, que la partie de la côte entre les forts de l'Éguillette et de Balaguier fut, de tout temps, réputée pour la qualité exquise de ses coquillages et particulièrement pour ses oursins.

Quant aux communications avec La Seyne, elles étaient assurées au XIX^e siècle par un « Roulez » à chevaux de la maison Pellegrin qui, deux fois par jour, faisait le service, depuis Mouïssèque, du Bois-Sacré, de l'Éguillette et de Balaguier.

Par mer, un service de bateaux, reliant Balaguier à Toulon, fut créé vers 1880 par MM. Auguste Cabissol et Esprit Caffaréna. Ceci antérieurement au service des bateaux de Tamaris établi par Michel-Pacha pour desservir cette station.

DERNIÈRE ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA (1884)

Le choléra — ce visiteur sinistre et désastreux — désola encore les localités de la basse Provence au cours de l'année 1884 ; ce fut, Dieu merci ! sa dernière incursion collective dans notre commune où il fit beaucoup moins de victimes qu'en 1865, tandis que les villes côtières de Toulon et de Marseille comptèrent davantage de décès. Il est vrai que la leçon de la dernière épidémie n'avait pas été perdue et que La Seyne avait fait des progrès sous le rapport de l'hygiène publique et de la défense sanitaire. On était alors sous la municipalité Pierre Audoly.

Néanmoins, lors de cette épidémie de choléra de 1884, on constata un certain exode dans la population tant était encore vivace le souvenir des tristes jours qu'elle avait vécus en 1865.

Incendie aux Chantiers Curet. — À la même époque (1884) se déclara un grave incendie dans les Chantiers Curet qui possédaient de gros approvisionnements de bois et de matières. La Marine apporta son concours à la ville pour combattre le sinistre ; les bateaux qui étaient en armement ou en réparation dans ces chantiers furent mis à l'abri dans le port de La Seyne sous les yeux du préfet maritime qui surveillait l'opération.